

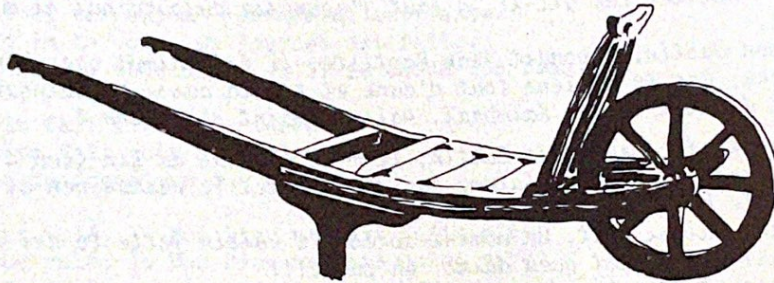


LA VALSE DES BROUETTES

Essai sur la vie quotidienne des Tisserands
au début du siècle



par Jean TORDOIT.



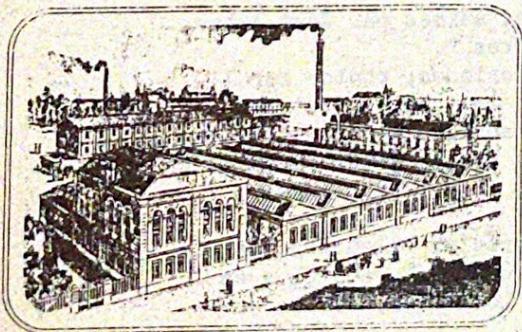
2ème partie.

Le tisseur à la main travaillait généralement assis sur une planche maintenue à une extrémité par une corde reliée à l'un des montants du métier de telle sorte qu'elle puisse osciller en fonction des mouvements que l'ouvrier devait faire pour actionner ce métier. Certes, le travail du "Merquingnier" (tisseur) - du moins lorsqu'il consistait à fabriquer de la toile - ne nécessitait guère de connaissances techniques particulières. Mais il fallait à l'ouvrier une bien grande dose de volonté pour mener à son terme le travail entrepris.

Ce dernier achevé, il reprenait la route, avec la brouette, pour le remettre à l'employeur sans avoir d'ailleurs la certitude d'obtenir à nouveau du travail.

A défaut, ou si notre homme avait, entre temps, eu connaissance d'un "article", c'est-à-dire d'un tissu dont la fabrication était mieux rémunérée, il n'hésitait pas à parcourir encore maints kilomètres pour se mettre au service d'un nouvel employeur.

Un de ceux-ci, un juif dont la renommée, en ces temps d'antisémitisme forcené, était paradoxalement celle d'un patron cupide, payait généralement mieux ses ouvriers qui parvenaient ainsi à gagner jusqu'à trois francs par journée de travail.



FABRIQUE
DE
BRODERIES MÉCANIQUES

EN TOUS GENRES

HUGOT, TAISNE, GABET & C^{ie}

LIGNY-EN-CAMBRESIS (NORD)

Adresse Télégraphique:

HUGOT - LIGNY-EN-CAMBRESIS

IMP. SAVART-LEUPARD-CAUWY

Lc

191

Quoi qu'il en soit, il est notoire qu'à cette époque le tissage permit à certaines familles du Cambrésis comme du Vermandois, sans parler de celles de Roubaix et Tourcoing, d'édifier des fortunes colossales tandis que la condition des ouvriers tisseurs demeurait tout simplement misérable.

Les tisseurs, en général, se levaient très tôt mais avant de se mettre au travail ils allaient dans leur cabaret préféré boire la gorgère ou le genièvre.

Ensemble ils discutaient de leur métier, rarement des potins du village, puis ils allaient "tirer la sonnette". Ce spectacle se renouvelait chaque jour sans que les femmes, qui étaient résignées, osent les réprimander.

Certains "faisaient le lundi". Ce jour là il n'était pas question de tisser la moindre trame. Seuls ou avec un ami, ils passaient leur temps à boire force pintes au cabaret, entre deux parties de billons lorsque la saison s'y prêtait ou, l'hiver, au cours d'interminables parties de piquet. Le soir ils rentraient ivre-morts en proférant maintes injures au moyen d'un vocabulaire de circonstance et après une bonne nuit de repos, ils se retrouvaient de bonne heure avec les autres pour boire une gorgère et un genièvre. Et puis ils se remettaient au travail avec acharnement, jusqu'au samedi soir. (N.B)

D'autres faisaient des "neuvaines". Cela consistait à boire toute une semaine sans régler les consommations. Les cabaretiers, qui les connaissaient bien, leur faisaient confiance. Ils savaient qu'une fois le travail repris, ils honoreront leurs dettes.

Les uns avaient le "vin mauvais". Lorsqu'ils regagnaient leur foyer, pour un oui ou pour un non, toute la famille se retrouvait dehors.

Les autres, au contraire, avaient hâte de se mettre au lit pour récupérer.

Il est permis de se demander pourquoi ils éprouvaient le besoin de s'énivrer ainsi. Ils avaient, certes, coutume de dire : "Corps tu l'as gagné, corps tu l'auras". Mais il est certain que dans la plupart des cas, ce n'était pas par vice mais par désespoir. Leur dénuement était tel qu'ils ne pouvaient entrevoir la moindre amélioration de leur sort et c'est seulement dans l'ivresse qu'ils oubliaient leurs maux.

Il ne semble pas, en tous cas, que ces excès - aussi bien dans la boisson que dans le travail - aient nui à leur santé. Je vois encore ce petit bonhomme, frêle d'apparence mais doté d'une volonté du tonnerre, qui, malgré ses "lundis" et ses innombrables "neuvaines", vécut très vieux.

L'adversité n'épargnait pas les tisseurs. Lorsque la maladie s'abattait sur l'un des membres de la famille, c'était un véritable drame. Sans doute ne consultait-on pas le médecin pour un mal de gorge ou une migraine : les plantes ou les fleurs ramassées à la belle saison étaient là pour combattre ces sortes de malaises. Parfois l'on faisait appel à des guérisseuses mais il arrivait aussi qu'il fallait avoir recours aux médecins qui étaient - au demeurant - infiniment moins nombreux qu'aujourd'hui.

Un vieux tisseur m'a raconté, jadis, l'aventure qui lui était arrivée dans sa jeunesse : un soir, alors qu'il rentrait de Bohain après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres avec, sur le dos, une hotte bourrée

de matières à tisser, il trouve sa femme alitée, en proie à une forte fièvre. Alors sans hésiter, il reprend la route pour quérir le médecin qui habite Ligny distant de 7 kilomètres. Ce dernier le ramène aussitôt dans son cabriolet, ausculte la patiente et demande à l'homme de le raccompagner jusqu'à son cabinet pour lui remettre les médicaments dont sa femme a un urgent besoin.

Tandis que le praticien dose ses préparations, sa gouvernante invite notre voyageur à passer à la cuisine et lui sert une tasse de café. Avant de prendre congé, l'homme veut régler son hôte mais celui-ci n'accepte pas : "nous parlerons de cela plus tard. Pour le moment dépêche-toi de rentrer, ta femme t'attend". Et il repart, en pressant le pas. Au petit matin il est au chevet de la malade et comme elle semble se détendre après avoir absorbé quelques potions, il s'assied sur le banc et s'endort, exténué, la tête reposant sur le bord de la table. Il avait parcouru dans sa journée et au cours d'une partie de la nuit, plus de quarante kilomètres à pieds !

Ce sont ses enfants qui doivent le réveiller et son premier souci est, alors, de s'assurer que la malade va mieux. Le lendemain, le médecin revient. Les médicaments ont eu un effet salutaire ce qui n'empêche pas le praticien de prescrire quelques nouvelles potions de sa préparation qu'il a pris soin d'emporter avec lui. Mais il refuse tout dédommagement et à l'homme qui insiste il réplique : "je suis content d'être arrivé à temps pour sauver ta femme, cela me suffit".

Ce docteur s'appelait Hyppolite ROBERT. Libre penseur, c'était un homme de coeur qui sacrifia une partie de ses biens pour soigner ses malades. La commune de Ligny a d'ailleurs tenu à honorer sa mémoire en donnant son nom à l'une des plus belles rues du village.

Il n'était pas rare que les tisseurs du Nord aient trois ou quatre enfants et c'est avec deux francs cinquante environ par journée de travail acharné auquel participait toujours la femme astreinte à faire les trames et quelques fois même, à remplacer sur le métier le mari lorsque celui-ci prenait un peu de repos, qu'il fallait faire vivre toute la famille.

Le prix de location d'une maison de deux pièces, sans le moindre confort, variait entre cinq et sept francs par mois, un peu plus lorsqu'elle comportait un "reculé", petite pièce sans lumière qui servait de débarras. Le pain qui, avec les légumes, constituait l'essentiel de la nourriture, se présentait généralement sous forme de boules de dix livres que l'on payait douze sous. Ce pain n'était certes pas mauvais mais la baguette que nous connaissons de nos jours aurait sans doute été considérée par nos aînés comme du gâteau. Ils en étaient, bien sûr, économes et jamais il ne leur serait venu à l'esprit de jeter le moindre croûton comme nous avons trop tendance à le faire aujourd'hui.

La viande, au contraire, était réservée pour les grandes occasions. Quant à la boisson, on ne connaissait à la maison que l'eau provenant des puits alors relativement nombreux. Il y avait aussi la bière, mais on la trouvait surtout au cabaret.

Avec un tel régime alimentaire, le tisseur aurait pu, à la rigueur, s'en sortir si le travail lui avait été constamment assuré. Mais ce n'était pas souvent le cas et il lui fallait parfois employer ses bras à d'autres tâches. D'ailleurs à l'époque où tous les travaux des champs se faisaient à la main, c'est aux tisseurs que les cultivateurs avaient recours pour la récolte des foins, la moisson et les betteraves. Payés à la tâche, le prix en était d'abord débattu entre l'employeur et les ouvriers occasionnels et lorsque l'accord était conclu ils se mettaient à l'ouvrage.

Ce n'était pas un travail de tout repos, mais cela changeait les habitudes et rapportait un peu plus que le tissage. Pourtant lorsque le dernier chariot rentrait à la ferme et que le bouquet perché bien haut marquait la fin des travaux champêtres, tout le monde était heureux d'en avoir terminé. Après une journée de repos, les tisseurs préparaient à nouveau leur métier pour les prochaines toiles.

Les distractions n'étaient guère variées. Le seul amusement que l'on pouvait trouver c'était au cabaret et seulement le dimanche ou les jours de fêtes. Ce lieu de rencontre permettait aux tisseurs de se lancer dans des parties de "piquet" fort animées ou, par beau temps, de se consacrer au jeu du "billon". Entre deux parties l'on parlait surtout du métier. Lorsque l'un d'eux avait réussi un travail compliqué, c'était toute une affaire et on ne tarissait pas d'éloges à son égard.

J'ai souvent entendu raconter qu'un employeur avait, un jour, demandé à un tisseur s'il se sentait capable de faire un article dont il lui avait montré l'échantillon. L'homme accepta. Il passa plus de dix jours pour disposer son métier puis fit venir le patron et tissa devant lui sa tirelle (1). Tout était parfait malgré les difficultés techniques.

J'ai vaguement connu cet ouvrier dont les capacités étaient grandes. Il n'en retira pourtant pas le moindre profit et vécut petitement tout comme ses camarades de travail. Mais c'est ce genre d'exploits qui, au cabaret, faisait surtout l'objet des conversations.

En fin de soirée on se mettait à chanter. Certains, en dépit de leur pauvre culture, faisaient preuve en ce domaine de beaucoup de qualités et attiraient même la clientèle au même titre que les filles du cabaretier. A force d'entendre leurs chansons, l'assistance tout entière finissait par les connaître et les reprenait au refrain. "Malgré tes serments", "Non, tu ne sauras jamais si je t'aime", "Mireille et ses amours" étaient alors les chansons les plus en vogue. Mais souvent, après elles, venaient les chants patriotiques tel "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine", et chacun s'en donnait à coeur joie stimulé par cette bonne bière du Nord au goût de houblon fortement accusé et sans doute aussi par l'odeur du tabac dont il était fait grand usage.

La plupart des tisseurs fumaient, en effet, la pipe et, à cette heure tardive, la salle du cabaret était littéralement noyée dans un nuage de fumée qui se déplaçait chaque fois qu'un client entraît ou sortait tandis que le sol, constitué de carreaux rouges en terre cuite, que la cabaretière avait, le matin, saupoudré de sable, laissait apparaître de multiples traces de jets de salive provoqués par la pipe.

Souvent, dans le feu de l'action, on laissait passer l'heure de la retraite et tout à coup quelqu'un criait : "V'la les gendarmes !" (2). Alors, la salle se vidait comme par enchantement. Mais parfois un retardataire se laissait prendre et c'était alors un nouveau sujet de conversations pour les veillées ou les futures rencontres.

(1) Tirelle : premier morceau de tissu conforme aux normes exigées.

(2) A cette époque, les gendarmes ne se déplaçaient qu'à cheval, ce qui permettait de les entendre venir de loin.



DESSIN à la PLUME

CAMBRAI
La statue de Baptiste
A. Goulozy

Lorsque le moment était venu de marier un garçon ou une fille et que les parents n'avaient pas la possibilité d'envoyer les futurs époux chez le tailleur, alors on cherchait parmi les relations à emprunter un costume. Le prêteur s'empressait toujours d'obtenir la promesse que son bien lui serait rendu aussitôt la cérémonie achevée.

Souvent l'habit était trop grand ou trop petit : "Bah ! pour aller jusqu'à la mairie et l'église, ça ira quand même" faisait la mère. S'il était un peu juste, on ne boutonnait pas la veste et on allongeait les jambes du pantalon en baissant les bretelles. Il en était de même pour le costume ou la robe de la mariée et, une fois à table, on oubliait vite ces petits détails vestimentaires.

Quant au menu, il était toujours à peu près le même : du bouillon de boeuf avec beaucoup de légumes et, bien sûr, du lapin aux pruneaux, grande spécialité de la région. Quelques flamiche constituaient le dessert.

Pour une occasion comme celle-là, on avait fait rentrer un petit fût de bière dont on savait qu'elle ne serait pas boudée par les convives et que - le genièvre aidant - elle contribuerait à les égayer. Ce jour-là on oubliait que la viande et le reste avaient été livrés à crédit. Demain on aurait tout le temps pour y penser.

Quelques chansons de circonstance, une dernière rincette et la noce était terminée.

Est-il besoin de dire que lorsqu'un employeur mariait l'un de ses enfants, les choses se passaient tout autrement : ici, pas de costumes d'emprunt, ni de denrées achetées à crédit. Les noces ou les événements analogues étaient toujours, dans les milieux patronaux, l'occasion rêvée d'exposer au grand jour les richesses accumulées et cela contrastait terriblement avec la façon de faire des pauvres.

De nos jours ces différences se sont atténuées et l'on ne peut que s'en réjouir.

oooooooooooo

Ainsi que nous l'avons dit le tissage à la main, dans sa forme rudimentaire, était déjà connu dans notre région au XIII^{ème} siècle puisque la toile "Baptiste" de Cambrai remonte à la fin de ce siècle. Le tissage à domicile, pratiquement limité à celui de la toile, se répandit surtout vers les années 1850. Il intéressait nombre de gens du fait qu'il n'exigeait pas de connaissances spéciales et offrait une certaine indépendance. L'absence de moyens de communications, un commerce sans structures véritables le rendait, par contre, très aléatoire et ce n'est qu'à partir de 1880, avec les premiers chemins de fer, que l'on assista à une certaine amélioration du marché. Parallèlement les salaires des tisseurs, toujours condamnés à d'interminables journées de labeur, subirent une légère augmentation favorisée, sans nul doute, par divers mouvements de contestation qui - pour n'être que limités - inquiétèrent néanmoins le patronat et le conduisirent à quelques concessions sur le plan de la rémunération.

Il y avait entre 1880 et 1914, dans les seuls secteurs du Cambrésis et du Vermandois, environ 3.000 tisseurs à la main travaillant à domicile.

On trouvait des fabricants de métiers à tisser et surtout de navettes dans les villages où les tisseurs étaient nombreux. C'est ainsi qu'il y avait plusieurs navetiers à Bohain, Villers-Outréaux, Joncourt, Villers-Guislain, Bertry, Ligny et Avesnes-les-Aubert.

Tous ces artisans, et notamment les navetiers, s'étaient formés seuls et leur mérite était grand car fabriquer une navette avec les moyens dont ils disposaient, c'est-à-dire sans la moindre machine, n'était pas une mince affaire. Chacun fabriquait un modèle différent suivant les fils utilisés. Une navette coûtait alors trois francs ce qui correspondait pour le tisseur à plus d'une journée de travail.

Au lendemain de la première guerre mondiale, devant les besoins accrus de tissus de tout genre, le sort de l'ouvrier tisseur se modifia. Les salaires n'avaient plus rien de commun avec ceux pratiqués avant la tragédie. Mais cela ne dura que quelques années et puis ce fut la disparition brutale et presque totale du métier à la main. Seuls quelques ouvriers qui avaient obstinément refusé de se rendre à l'usine, continuèrent à tisser chez eux jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale.

Désormais on ne trouve plus guère de ces machines que dans de rares centres touristiques et dans quelques musées.

Ainsi le métier à tisser tel que je l'ai connu et qui ne ressemblait que de très loin à celui que nos ancêtres utilisaient dans les caves, n'avait-il vécu qu'une cinquantaine d'années.

Revenons une fois encore à nos trois inséparables pour lesquels la vie continuait, monotone, sans le moindre espoir de sortir un jour de cette misérable condition qui était la leur.

L'idée de faire autre chose, parfois effleurait l'un deux. Il s'en confiait aux deux autres mais ceux-ci, sceptiques, ne répondaient pas et on en restait là. Pourtant leur plus vif désir était d'avoir un jour leur petite maison. Celles qu'ils habitaient et où ils avaient toujours vécu comportaient deux pièces avec un assez grand jardin qui constituait pour eux un avantage non négligeable. Mais rien de cela ne leur appartenait.

Les années avaient passé et les longs déplacements devenaient de plus en plus pénibles. Alors ils s'étaient mis en quête d'un nouveau patron installé plus près de leur demeure et ils avaient fini par en trouver un à Ligny. Quel soulagement ! Cela faisait une dizaine de kilomètres de moins à parcourir pour aller chercher les matières à tisser et pour transporter la toile une fois celle-ci achevée. Alors l'espoir était revenu. Chacun tirait la sonnette avec un peu plus d'ardeur et, parfois, y allait de sa chanson.

Et puis arrive l'été 1914. Nos trois amis ont engagé la conversation. L'un d'eux revient de Cambrai où il est allé acheter une paire de chaussures. Mais dans la capitale du Cambrésis des rumeurs de guerre circulent et il s'en confie à ses deux interlocuteurs qui ne comprennent pas très bien ce qui se passe. Ils pensent, en tous cas, que le mieux est de terminer au plus vite ce qu'il y a sur le métier. Sait-on jamais ?

La toile remise, le patron règle la façon mais sans leur confier de nouvelles matières. Ils rentrent chez eux la mort dans l'âme et les brouettes vides avec le pressentiment qu'elles ne serviront plus jamais aux mêmes tâches.

Quelques jours après, c'est la guerre. Nos trois tisseurs quittent le village qui les a vu naître pour rejoindre leur formation militaire. Leur absence durera plus de quatre ans.

Sur les trois, deux appartiennent au même régiment. Le troisième a été affecté dans un autre secteur. Artilleurs, ils participent à différentes offensives mais la chance est avec eux : six mois plus tard, un jour de février, pour leur première permission, ils se retrouvent par un heureux concours de circonstances à Châteauroux, ville qu'ils ont - à défaut de pouvoir revenir dans leur pays natal - choisie parce qu'ils ont appris qu'on y tisse.

N.B. Le bon lundi ne date pas de la révolution industrielle du début du siècle;
" De 1481 à 1498, des compagnons s'unissent en fraternité d'un même métier, ils s'entraident pour trouver du travail, ils exigent d'avoir le bon lundi (guter montag) chaque semaine ou deux fois par mois, pour le repos au cours duquel ils peuvent se baigner et discuter, car travaillant tout le temps jusqu'à 16 heures par jour, ils ne pourraient autrement en trouver l'occasion. "

Cf: La vie au Moyen Age par Robert Delort, Le Seuil, 1982.

" Requête des maitres cordonniers demandant au magistrat de Cambrai d'interdire aux patrons de faire des avances de salaires à leurs ouvriers, afin de les empêcher de faire le lundi, qu'ils étendent même souvent à deux ou trois autres jours de la semaine.
Règlement édité à ce sujet par le magistrat en 1721. "

Cf: Archives municipales de Cambrai, H.H 31.



LE SOUVENIR
DES
VANNIERS. ➔